

Violence mimétique et géopolitique d'après une lecture systémique de René Girard

par Gérard Donnadiou

Ancien Professeur à l'IAE de Paris, Vice-Président de l'AFSCET
Professeur de sciences religieuses au Collège des Bernardins (Paris)
gerard.donnadiou@wanadoo.fr

Résumé: Lors du 1^{er} Congrès Européen de Systémique tenu à Lausanne les 3-6 octobre 1989, Gérard Donnadiou avait présenté une communication intitulée *Une interprétation systémique de l'anthropologie religieuse de René Girard*. Depuis cette date, le modèle de René Girard s'est largement diffusé parmi les chercheurs, notamment en sciences humaines (sociologie, économie, histoire, théorie de la communication, etc.).

Dans un de ses derniers ouvrages, *Achever Clausewitz*, René Girard lui-même a été conduit à explorer les potentialités de sa théorie dans le domaine de la violence politique dont les conflits sanglants du 20^{ème} siècle ont été la tragique illustration. Et pour lui, la violence des hommes, échappant à tout contrôle, menace aujourd'hui, et de plus en plus, la planète entière.

En reprenant la transcription systémique de la théorie girardienne, déjà présentée sous forme de boucles de rétroaction ago-antagonistes en 1989, l'auteur de cette communication s'efforce d'en montrer la pertinence dans le domaine des relations internationales et des stratégies guerrières. Dans la ligne de pensée de René Girard, il montre comment son modèle décrit les processus qui peuvent, à la fois, nous conduire mécaniquement à l'apocalypse et nous donner, si nous le voulons vraiment, les clefs permettant peut-être de l'éviter.

Abstract: When the 1st European Conference on Systemics took place in Lausanne on 3-6 October 1989, Gérard Donnadiou gave a lecture the title of which was *A systemic interpretation of the religious anthropology of René Girard*. Since that date René Girard's model has circulated extensively among researchers, particularly in human sciences (sociology, economy, history, communication theory, etc.).

In one of his latest works, *Achever Clausewitz*, René Girard himself has been led to explore the potentialities of his theory in the field of political violence as illustrated by the tragedies of the bloody conflicts of the XXth century. And in his view the violence of men, escaping any form of control, is more and more of a global threat in today's planet.

The author of the present lecture takes up the systemic transcription of René Girard's theory, already presented in 1989 in the form of ago-antagonistic loops, and he endeavours to show how relevant it is in the field of international relations and war strategies. Following the line of thought of René Girard he shows how that model describes the process that may mechanically lead us to apocalypse, and at the same time gives us the keys that may give us the possibility to avoid it, provided we really want to.

Mots-clés: géopolitique, guerre, mimétisme, violence ; *geopolitics, war, mimetism, violence*

Penseur étonnamment riche et complexe, René Girard¹ apporte avec les outils qui sont les siens (l'anthropologie, la psychosociologie, la sémiologie, l'étude des mythes) une réponse originale aux questions disputées de l'origine et de la place de la violence dans les rapports humains, ainsi que du rôle de la religion dans la régulation de cette violence. Bien qu'elle ne soit pas explicitement exprimée sous forme systémique, la pensée de Girard en est profondément imprégnée, ce qui m'a permis d'en donner une première interprétation² en octobre 1989, au Congrès de systémique de Lausanne, puis une présentation plus développée dans un de mes derniers ouvrages³.

C'est seulement dans un livre publié en 2007⁴ que René Girard s'est mis en demeure d'appliquer sa théorie de la violence au monde de la guerre et de la géopolitique, cela à partir des écrits d'un illustre stratège prussien, Carl Von Clausewitz (1780-1831), rival malheureux

¹ Cf. ses ouvrages les plus importants : *La violence et le sacré* (Grasset, 1972), *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (Grasset, 1978), *La route antique des hommes pervers* (Grasset, 1985)

² Gérard DONNADIU, Une interprétation systémique de l'anthropologie religieuse de René Girard, *Actes du Premier Congrès européen de systémique*, Lausanne, octobre 1989, pp. 1035-1045

³ Gérard DONNADIU, *Les religions au risque des sciences humaines*, Parole et Silence, 2006, pp.250-272

⁴ René GIRARD, *Achever Clausewitz*, Carnets Nord, 2007

de Napoléon. Dans la présente communication, je commencerai par rappeler l'essentiel de la théorie de la violence de René Girard avant d'en faire l'application à trois domaines étudiés par son livre : la rivalité Clausewitz/Napoléon, les relations franco-allemandes des deux derniers siècles, l'interprétation du terrorisme islamique.

1. Bref rappel de la théorie girardienne de la violence

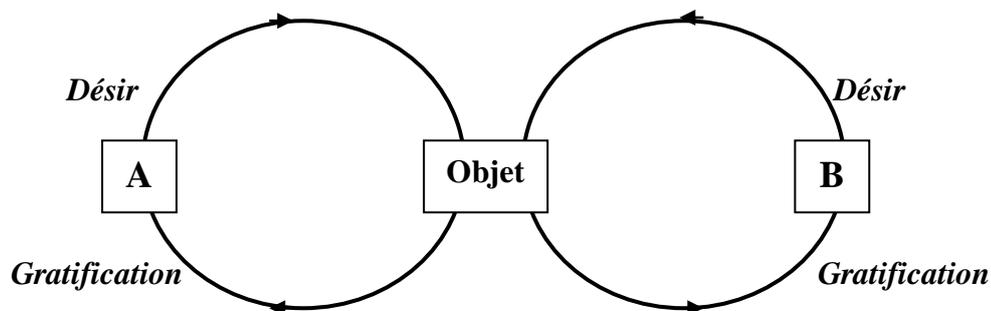
La pensée de René Girard se développe selon une sorte de "fusée à trois étages" enchaînés l'un à l'autre : une théorie anthropologique (le désir mimétique), une théorie socio-anthropologique de la religion, une analyse historico-anthropologique du christianisme.

1-1) Le désir mimétique et son processus évolutif

La thèse toute entière repose sur l'importance reconnue à la **mimésis**, c'est-à-dire l'imitation, dans le développement humain. Cette imitation se rencontre déjà dans le comportement des animaux supérieurs, mais avec l'homme, elle prend une dimension nouvelle et tout à fait considérable, en particulier à partir de l'avènement du langage. Avec celui-ci, le désir va en effet revêtir chez l'homme une forme inédite, étrangère à la vie animale et de plus en plus marquée par l'appartenance à la socio-culture.

L'objet du désir ne nous est pas en effet désigné par nos instincts, notre nature... mais par les autres. Nous sommes conditionnés, dès la prime enfance, à désirer ce que les autres désirent. Le désir est mimétique, c'est un **construit social**. Or, dans les situations de la vie sociale, ce processus conduit, à partir du moment où il a été intériorisé, à deux évolutions possibles aux conséquences diamétralement opposées :

- Le mimétisme de coopération ou la "bonne réciprocité"



C'est le processus que l'on rencontre – au moins partiellement - dans toutes les formes d'association humaine qui conduisent à la **création de surplus**. Non seulement l'objet du désir est partageable entre les différents partenaires mimétiques représentés ici par **A** et **B**, mais il ne peut être atteint que par leur association (jeu à somme positive). Chacun se le désigne mutuellement et l'acquisition commune gratifie chaque participant.

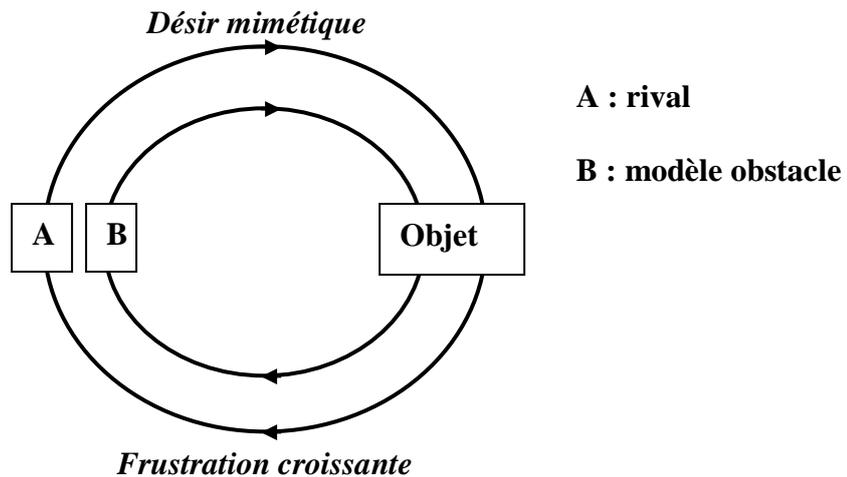
Ce type de comportement est habituellement l'occasion pour un groupe de mettre en œuvre des conduites d'inventions et d'adaptation qui le fait sortir d'une simple logique de consommation pour l'ouvrir sur une **logique de création**.

- Le mimétisme d'appropriation ou la "réciprocité mauvaise"

L'autre **B**, qui est mon **modèle** en me désignant l'objet du désir, s'avère également être le principal **obstacle** s'opposant à ma satisfaction. L'objet en effet lui appartient et il est de plus difficilement partageable (ressource rare, personne, enjeu de pouvoir, gloire...). Plus il s'oppose alors à mon désir, plus ma frustration grandit et me rend l'objet indispensable. C'est en cela que réside la **rivalité mimétique**. René Girard écrit à ce propos⁵ : "*Toute valeur d'objet*

⁵ René GIRARD, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978, p.417

croît en proportion de la résistance que rencontre son acquisition. Et c'est aussi la valeur du modèle qui grandit. L'un ne va pas sans l'autre. Même si le modèle ne jouit pas au départ d'un prestige particulier... tout cela va sortir de la rivalité elle-même".



Dans cette escalade de l'imitation/appropriation, l'objet du désir finit par paraître secondaire et il est même totalement oublié. Ne restent plus alors en présence que les deux protagonistes engagés dans une lutte mimétique sans merci. "*Chacun imite la violence de l'autre et la lui renvoie avec usure*" note Girard⁶. L'issue ne se trouve que dans la montée aux extrêmes qui est généralement la violence paroxysmique.

Quand tout un groupe humain se trouve embarqué dans ce mécanisme terrifiant, la conséquence peut en être l'éclatement du groupe et sa disparition. A l'aube de l'humanité, on peut supposer que ce phénomène a dû se produire plusieurs fois avant que ne soit trouvé un moyen pour contrôler la violence mimétique. Ce moyen quel est-il ?

1-2) La réponse sacrificielle et l'invention de la religion

Aussi paradoxal que cela paraisse, le moyen trouvé par les premières sociétés humaines pour s'extraire de la violence mimétique a consisté à immoler, au paroxysme de la crise, une victime innocente. Ce meurtre fondateur est décrit par René Girard sous le nom de théorie du bouc émissaire ou de mécanisme sacrificiel dont une illustration résumée est donnée sous forme graphique à la page suivante. Pour lui, ce mécanisme serait à l'origine de toutes les religions, et partant de toutes les cultures.

La religion naît en phase 5, lorsque le groupe va essayer de rendre compte et de tirer les leçons de l'expérience qu'il vient de faire, ceci dans le but bien précis d'éviter le renouvellement de la crise qui a failli entraîner sa perte. Pour ce faire, trois types de productions sociales sont utilisées :

1. *La mythologie* : Il s'agit d'une tentative de se remémorer, puis d'expliquer en termes d'épiphanie religieuse, ce qui a été vécu et donc, d'une certaine manière, de le légitimer. Les mythes, en termes souvent poétiques, vont raconter l'histoire de la victime émissaire divinisée, à la fois cause du mal (la "colère de Dieu") et de la réconciliation. Cette histoire archétypale se reconnaît aisément dans la plupart des mythes des sociétés primitives. Par contre, dans les sociétés plus récentes, on observe que l'évolution de la mythologie s'effectue toujours dans le sens d'un effacement des traces de la violence fondatrice.

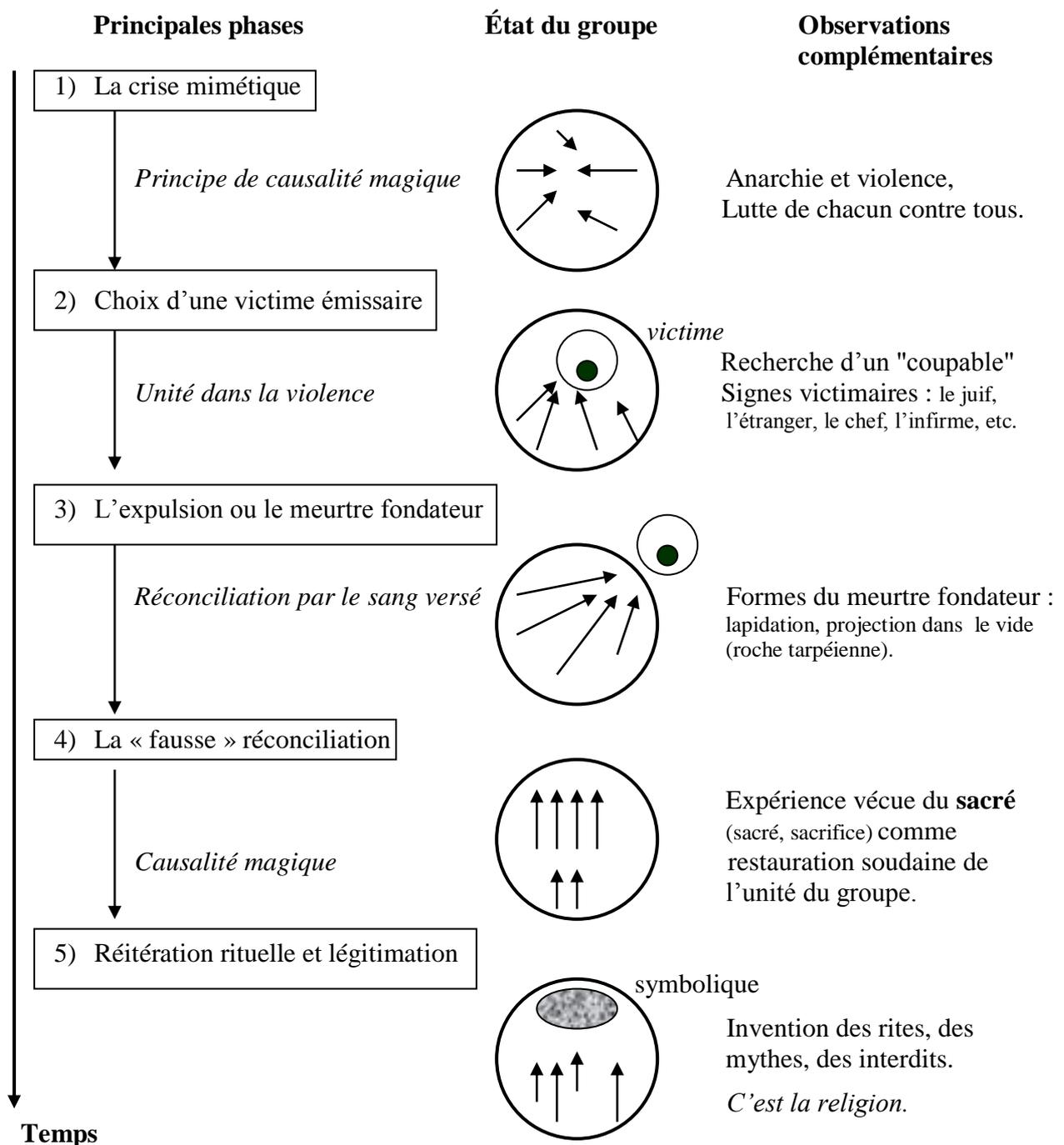
2. *Le rite* : On espère, par une réitération des gestes extérieurs qui ont conduit à la réconciliation communautaire, reproduire les effets bénéfiques de cette réconciliation. Dans leurs formes les plus primitives, les rites sont encore très près du meurtre fondateur et ceci

⁶ Ibid, p.423

explique la pratique générale des sacrifices humains dans les premières sociétés humaines. Puis, peu à peu et comme pour les mythologies, le rite perd son caractère sanglant pour devenir de plus en plus symbolique. On remplace les sacrifices humains par des sacrifices d'animaux, puis ces derniers disparaissent à leur tour.

3. *L'interdit* : On édicte des normes impératives de comportement visant à couper l'amorçage du cycle infernal du désir mimétique. Probablement se trouve là l'origine d'un interdit aussi universel que celui de l'inceste, l'usage sans règle de la sexualité ayant dû conduire à des emballements mimétiques catastrophiques pour la survie des premiers groupes humains. Et les interdits alimentaires, corporels, vestimentaires, etc. obéissent à des raisons semblables.

LE MECANISME SACRIFICIEL



Par l'invention de la religion, l'homme quitte l'état de nature qui caractérise sa condition animale, pour entrer dans l'état de culture, spécifique de l'ordre humain. Qu'est-ce en effet que la culture sinon :

- une tentative pour expliquer l'ordre du monde et de la société (philosophie, sciences, littérature). Or, à l'aube de l'histoire humaine, les mythes constituent un premier essai d'explication.
- une action pour créer un ordre symbolique qui renvoie à des significations supérieures. Tel est bien l'enjeu de tous les arts (musique, danse, poésie, peinture, sculpture, éloquence, théâtre,...) dont le but est de signifier la beauté. Or, quelles sont les premières expressions symboliques, sinon celles des rites !
- une tentative d'harmoniser les rapports entre les hommes selon un certain nombre de règles morales (l'éthique). Or quelles sont les premières règles morales, sinon les interdits!

Ces observations conduisent René Girard à affirmer⁷ : "*Toute l'humanité sort du religieux*". La religion apparaît donc comme le noyau fondateur de toute culture humaine, et partant de toute civilisation.

Or, tout ce processus repose, en dernière analyse, sur un crime et une imposture : le meurtre d'une victime innocente et la croyance que ce meurtre a réconcilié la communauté. La réconciliation sacrificielle est en effet une fausse réconciliation. La cause véritable de la crise - le désir mimétique qui a poussé les protagonistes les uns contre les autres - n'est en aucune manière traitée. Elle reste toujours prête à amorcer la spirale de la mauvaise réciprocité.

1-3) Le dévoilement évangélique et ses conséquences

Alors que la mauvaise réciprocité est déjà installée et que la question posée est "*comment en sortir?*" le christianisme va proposer une autre réponse que la fausse réconciliation sacrificielle. En cela consiste, pour René Girard, son extraordinaire originalité.

A cette fin, la réponse chrétienne procède en deux étapes :

- par le dévoilement du mécanisme sacrificiel d'abord ;
- puis, par l'annonce du chemin qui permet d'amorcer réellement la bonne réciprocité.

a) Le dévoilement

Selon René Girard, la Bible agit comme force de révélation du **mensonge immémorial**, c'est-à-dire du mécanisme sacrificiel fondateur de toute culture. Certes, une lecture superficielle de la Bible semble montrer que les mythes bibliques reproduisent, à quelques variantes près, le modèle sacrificiel. En réalité, les textes bibliques se coulent dans le moule sacrificiel pour mieux le subvertir et le faire éclater. Ceci, déjà très apparent dans un certain nombre de livres de l'Ancien Testament (la Genèse, les Psaumes, les prophètes et en particulier Isaïe) devient aveuglant de clarté dans le récit de la Passion du Christ où le mécanisme victimaire se trouve entièrement dévoilé. "*Ce sont les trois grands piliers de la religion primitive, les interdits, les sacrifices et les mythes qui sont subvertis par la pensée judéo-chrétienne*" écrit René Girard⁸.

Le sacrifice notamment se trouve purement et simplement répudié comme n'intéressant absolument pas Dieu. C'est pourquoi l'évangéliste Matthieu fait dire à Jésus, citant le prophète Osée, "*Allez donc apprendre le sens de cette parole : c'est la miséricorde que je désire et non le sacrifice*". Quant à la mort du Christ, victime émissaire idéale, elle dévoile par l'absolue innocence de Jésus, la vanité de tout sacrifice. "*Jésus ne meurt pas dans un sacrifice, mais contre tous les sacrifices*", écrit René Girard.

L'Evangile est ainsi le premier texte de **dévoilement intégral** du mécanisme sacrificiel. Qu'on le veuille ou non, ce dévoilement marque ensuite toute l'histoire de

⁷ Ibid, p.340

⁸ Ibid, p.232

l'humanité, alors même que sa vérité a les plus grandes difficultés à se répandre. C'est que, comme le remarque René Girard, cette vérité est loin d'aller de soi pour des hommes en recherche perpétuelle de boucs émissaires.

b) La voie de la bonne réciprocité

Mais naturellement les Evangiles ne se contentent pas de dévoiler le *mensonge immémorial*. Ils proposent également la voie permettant d'amorcer la *bonne réciprocité*. Cet enseignement constitue tout l'enjeu des paraboles sur le Royaume et sur l'amour du prochain avec le discours des Béatitudes (*Heureux les pauvres, heureux les doux, les assoiffés de justice, les artisans de paix, les persécutés, ... etc.*).

L'amour du prochain est au cœur de cette prédication, mais avec une définition du prochain - et c'est là la grande originalité de l'Evangile et en même temps son apparente utopie - qui s'applique à l'ennemi et au persécuteur. Pour Jésus, le Royaume de Dieu, écrit René Girard⁹, "*c'est l'élimination complète et définitive de toute vengeance et de toutes représailles dans les rapports entre les hommes*". L'objectif est d'installer la bonne réciprocité au sein de la relation à l'autre, ce qui passe par le pardon évangélique des offenses, lequel implique en ultime conséquence de pardonner à ses persécuteurs et d'aimer ses ennemis. Comme l'observe René Girard¹⁰ : "*Puisque la violence est mimétique, puisque personne ne se sent jamais responsable de son premier jaillissement, seul un renoncement inconditionnel peut aboutir au résultat souhaité.*"

Pour mettre en œuvre une éthique aussi élevée, apparemment hors de portée de la plupart des hommes, le christianisme propose en même temps le moyen, ou plus précisément *l'énergie spirituelle*, qui va leur permettre de s'extraire de la violence immémoriale de la mauvaise réciprocité. Il s'agit de "revêtir" Jésus-Christ considéré à la fois comme modèle, objet du désir et source inépuisable de gratification. C'est là tout l'enjeu de la mystique chrétienne unissant indissolublement dans sa démarche l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Mais pour qu'une telle réponse puisse apparaître, faut-il encore que certains hommes y croient intensément et commencent à la mettre en pratique.

c) Paradoxes et inconséquences de l'âge moderne

Dans les sociétés issues de la modernité des Lumières, tout se passe comme si par suite de l'efficacité du dévoilement évangélique, les hommes avaient implicitement accepté le diagnostic (le dévoilement) mais refusé le remède (l'amour du prochain et le pardon des offenses). Conséquence : le processus sacrificiel s'arrête généralement à la troisième phase (l'expulsion). Il y a toujours crise, il y a bien choix d'une victime émissaire, il y a meurtre ou expulsion de cette malheureuse victime. Mais l'effet réconciliateur n'intervient pas, car la victime est perçue tôt ou tard comme non coupable (comme il en fut en Europe pour les sorcières, les juifs, les hérétiques, etc.) et il est devenu impossible d'interpréter autrement que comme une persécution le mal qui lui a été causé. Inévitablement, les procès en sorcellerie, les persécutions des juifs, la terreur révolutionnaire, les procès staliniens, ... finissent par être jugés pour ce qu'ils sont. La mythologie ne peut donc plus se mettre en place et la fausse réconciliation ne peut plus s'établir, personne ne croyant à la transcendance d'une victime reconnue désormais comme non-coupable et injustement persécutée.

Ceci a une conséquence tragique : à défaut d'accepter la vraie solution (la bonne réciprocité évangélique) la réconciliation ne peut plus avoir lieu. La crise mimétique demeure et tend à s'aggraver. Et on recherche en permanence de nouveaux boucs émissaires pour remplacer en vain ceux qui n'ont pas fonctionné. Depuis deux siècles en Occident, ceux-ci ont été recherchés parmi des adversaires désignés par les grandes idéologies. Nous avons ainsi connu :

⁹ Ibid., p.289

¹⁰ Ibid., p.290

- *l'idéologie de la révolution*, avec pour bouc émissaire le pouvoir royal, les aristocrates, le clergé... et comme crise sacrificielle, la Terreur et les tribunaux révolutionnaires,
- *l'idéologie nationaliste* dont le bouc émissaire est l'étranger. La crise sacrificielle se mesure ici en millions de victimes : celles des multiples guerres nationales, en particulier l'effroyable boucherie de 1914/1918,
- *l'idéologie raciste* théorisée par le nazisme. Le bouc émissaire est l'homme d'une autre race. Les victimes se comptent en dizaines de millions, dont six millions de juifs disparus dans les camps de la mort, cette forme scientifique de l'extermination sacrificielle,
- *l'idéologie communiste*, dont le bouc émissaire est une classe sociale (la bourgeoisie) et puis par extension, une fois le communisme installé, tous ceux qui ne mettent pas assez de zèle à l'instauration de la société communiste. Le "*Livre noir du communisme*"¹¹ a évalué entre quatre-vingt à cent millions le nombre de malheureux qui ont payé de leur vie cet effroyable culte sacrificiel.
- *l'idéologie libérale-libertaire*, dernière venue dans notre hyper-modernité, fondée sur le culte d'un individualisme forcené dans lequel l'être humain, "libéré" de toutes les normes et obligations morales qui le rendent solidaire des autres, se trouve disponible (tout du moins le croit-il !) pour satisfaire tous ses désirs selon la logique du "*c'est mon choix*". Cette idéologie, dont on n'a pas encore décompté les innombrables victimes, sait admirablement combiner une dimension économique (l'hyper-libéralisme économique qui prévaut en matière de production, de consommation et d'échange) et une dimension sociétale (la contre-culture libertaire issue des années 1960-1970, laquelle donne le ton en matière de comportements et de mœurs). Elle a pour bouc émissaire toutes les institutions, Eglises, associations, groupements, systèmes judiciaires, intellectuels réfractaires,... qui s'opposent (de plus en plus difficilement) à cette déconstruction systématique des systèmes de valeurs et de normes qui firent, dans un passé encore récent, la réussite de l'Occident.

Toutes ces idéologies ont un point commun : elles sont autant de tentatives modernes de rationalisation de la victime émissaire et du meurtre fondateur. Et c'est d'ailleurs pourquoi, en définitive, elles restent de facture mythologique et sont incapables de résoudre quoi que ce soit. Elles ne sont d'aucune aide pour aider l'humanité à sortir de la logique mortifère du désir mimétique. A leur sujet, René Girard ne craint pas d'écrire¹² : "*Plus les hommes croient réaliser leurs utopies du désir, en somme, plus ils embrassent leurs idéologies libératrices, plus ils travaillent, en réalité, au perfectionnement de l'univers concurrentiel au sein duquel ils étouffent*".

2. Napoléon et Clausewitz

Carl Von Clausewitz (1780-1831) était un jeune officier prussien au moment des conquêtes napoléoniennes. Il a vécu comme un désastre personnel la défaite de son armée, en 1806 à Iéna, défaite qui vit Napoléon occuper la Prusse. Il refusa l'alliance temporaire du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, avec Napoléon et quitta son pays de 1811 à 1814 pour rejoindre en Russie l'armée du tsar. Il sera l'inspirateur de la stratégie du général russe Koutousov, au moment de la campagne de France qui verra en 1814 l'effondrement de l'empire et le départ en exil de Napoléon à l'île d'Elbe. Ses collègues ne lui ayant pas pardonné d'avoir eu raison avant tout le monde en s'exilant en Russie pour poursuivre la lutte contre Napoléon, il va terminer sa carrière assez tristement comme Directeur de l'Ecole de guerre de Berlin où il ne pourra même pas enseigner. Il tire alors les leçons des événements militaires exceptionnels qu'il a vécus et rédige jusqu'à sa mort (qui surviendra prématurément

¹¹ Stéphane COURTOIS et col., *Le livre noir du communisme*, Robert Laffont, 1997

¹² René GIRARD, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978, p.405

en 1831 à la suite d'une épidémie de choléra) le traité inachevé *De la guerre* que son épouse publiera à titre posthume.

Selon René Girard, Clausewitz avait "*une passion venimeuse pour Napoléon*" qui est à la fois le modèle qu'il admire et le rival mortel qu'il faut abattre. Nous sommes là en pleine théorie mimétique avec son mécanisme de la "réciprocité mauvaise". René Girard note finement¹³ : "*Clausewitz corrige la campagne de France par le souvenir du Pont d'Arcole, et tente de s'approprier le génie de Bonaparte pour faire mieux que Napoléon !*"

C'est parce qu'il y a chez Clausewitz cette fascination pour Napoléon qu'il va être capable de le comprendre de l'intérieur puis de théoriser ce que Napoléon apporte de radicalement nouveau à l'art de la guerre. Quelque chose qui n'existait pas avant lui, à l'époque des guerres européennes ritualisées, menées par des armées professionnelles au service de familles royales qui se connaissaient entre elles depuis des siècles. Ces "guerres en dentelles", comme on les appelait au siècle des Lumières, avaient pour objectif d'amener l'adversaire à reconnaître sa défaite et d'obtenir de lui des concessions territoriales ou économiques. Pour cela, les belligérants mettaient en œuvre de savantes manœuvres d'encercllement et des manifestations de puissance (montrer sa force pour ne point avoir à s'en servir). Cet art ritualisé de la guerre, tel qu'il avait été enseigné au jeune officier Clausewitz, s'efforçait de transposer aux rapports guerriers entre pays les règles du duel qui prévalaient entre particuliers. Assez peu coûteuse en vies humaines, la guerre s'arrêtait dès lors qu'un des belligérants, en situation de faiblesse, demandait une paix honorable généralement acceptée.

C'est de cette guerre, appelée par lui **observation armée**, que Clausewitz dit "*qu'elle est la continuation de la politique par d'autres moyens*". Phrase maintes fois citée, trop sans doute, à quoi certains ont pu à tort réduire Clausewitz. En l'énonçant, écrit Girard¹⁴, Clausewitz veut se présenter comme un homme des Lumières car "*il préfère masquer son intuition en laissant croire à ses lecteurs que la guerre est encore ce qu'elle était au 18^{ème} siècle, et que la politique pourra la contenir*". Fasciné par Napoléon, Clausewitz a en effet entrevu ce que celui-ci apportait de différent et de nouveau, à savoir la **guerre totale**¹⁵, "*c'est-à-dire la mobilisation de tout un peuple, la nouvelle situation faite à la guerre, et ce que la Prusse est obligée de faire à son tour pour répondre à Napoléon*". Certes, c'est la révolution française qui a inventé la "levée en masse", la mobilisation de tout un peuple, mais c'est Napoléon qui va faire de cette conscription l'instrument de ses victoires en jouant sur la supériorité numérique qu'elle lui donne dans un premier temps.

La guerre qui était jusqu'alors affaire de familles royales et de soldats professionnels va devenir affaire des peuples, des peuples en armes arc boutés les uns contre les autres dans une escalade mimétique qu'aucun mécanisme sacrificiel ne peut venir enrayer. Ou plutôt, le bouc émissaire n'est plus choisi à l'intérieur du groupe, pauvre victime innocente qui permettra la réconciliation provisoire au prix de sa mort, mais de la mort d'un seul ou de quelques-uns, ce qui est un coût humain relativement modique pour l'obtention d'un gain si éminent. Le bouc émissaire devient l'ennemi extérieur, c'est-à-dire l'autre peuple dont l'extermination est requise pour retrouver enfin la paix. Et ça, c'est une mission surhumaine (tout en étant inhumaine) !

Lorsque Clausewitz, cité par René Girard, écrit¹⁶ : "*En un mot, même les nations les plus civilisées peuvent être emportées par une haine féroce... Nous répétons donc notre déclaration : la guerre est un acte de violence et il n'y a pas de limite à la manifestation de cette violence*", il a entrevu avec terreur et tremblement ce qu'allait être la guerre moderne au cours du siècle qui suivrait. Mais il n'ose pas le proclamer trop haut, conservant encore

¹³ René GIRARD, *Achever Clausewitz*, Carnets Nord, 2007, p.249

¹⁴ Ibid., p.81

¹⁵ Ibid., p.81

¹⁶ Ibid., p.32

comme une possibilité au moins théorique la guerre en dentelles du 18^{ème} siècle. Instruit par l'histoire du 20^{ème} siècle, René Girard n'a pas ce type de restriction mentale, c'est bien pourquoi il se propose "d'achever Clausewitz", c'est-à-dire de tirer de l'œuvre du stratège allemand toutes les conséquences apocalyptiques que celui-ci ne pouvait entrevoir. Ce sont les passions des masses qui mènent alors le monde. Or ces passions s'étaient déchainées avec les guerres révolutionnaires et napoléoniennes, comme elles se déchaineront plus tard et plus féroceement encore avec les grandes idéologies Moloch.

3. Deux siècles de relations franco-allemandes

Il s'agit pour René Girard d'un cas d'école quant à la validation de sa théorie de la violence. Il écrit¹⁷ : *"Je souhaite... faire comprendre les enjeux concrets de ce que la théorie mimétique met à jour, ceci à la lumière des deux derniers siècles, et tout particulièrement des relations franco-allemandes depuis Napoléon. Nous tenons là l'un des foyers mimétiques les plus virulents de l'âge moderne. Il mérite d'être analysé en tant que tel. Le texte de Clausewitz est décisif pour le comprendre"*.

La rivalité mimétique France - Allemagne commence en 1806 à la bataille de Iéna qui s'achève par la victoire de Napoléon. On a vu dans la section précédente que Clausewitz lui-même est, à titre personnel, une des premières victimes de cette passion dévorante fondée sur l'attraction/répulsion du modèle rival. A l'issue de la chute de Napoléon, cette passion va s'étendre à l'ensemble de la Prusse qui n'aura de cesse d'imiter la "grande puissance" que la France reste encore. Pour ce faire, la Prusse va reconstituer sa puissance militaire (par la conscription), économique (par une industrialisation à marches forcées) et culturelle en jouant un rôle leader dans le *kulturkampf* et le développement du pangermanisme. Napoléon, écrit René Girard¹⁸, *"aura été un catalyseur essentiel. C'est contre lui que va se réaliser l'unité de l'Allemagne et toutes les conséquences qu'elle aura dans l'histoire de l'Europe et du monde"*.

Avec l'arrivée de Bismarck comme chancelier, c'est le modèle impérial français (repris à partir de 1850 par Napoléon III) qui hante l'imaginaire prussien puis allemand. Un modèle qu'il faut impérativement reproduire, mais en mieux et en plus puissant. L'unité allemande se réalisera au prix d'une guerre victorieuse menée contre la France, celle de 1870, guerre délibérément voulue par le chancelier Bismarck, fut-ce au prix d'un faux diplomatique, celui de la dépêche d'Ems. Cette défaite est extrêmement coûteuse pour la France : non seulement elle lui fait perdre les provinces d'Alsace-Lorraine, la saigne économiquement, mais surtout la plonge, elle, la "grande puissance", dans une humiliation intense qui va nourrir, durant tout le demi-siècle suivant, un nationalisme français obsessionnel aux yeux fixés obstinément sur "la ligne bleue des Vosges". L'Allemagne va devenir alors pour plusieurs décennies la nouvelle "grande puissance".

Il faut rappeler, observe René Girard¹⁹, *"ce que sont devenus les relations entre les deux pays après la guerre de 1870. Cette tension incroyable va rendre les gens fous des deux côtés du Rhin, et relancer en Allemagne... le ressentiment clausewitzien qui va faire de la Prusse l'un des foyers d'inspiration du pangermanisme"*. Ce climat d'avant la première Guerre mondiale, cette haine contrôlée où les deux pays s'observaient, ont été magistralement décrites par Péguy comme le rappelle Girard²⁰ : *"Il y a là une fine analyse des dernières résistances que la politique oppose à l'imminente montée aux extrêmes... Loin de laisser espérer une cessation des conflits, le fait de différer l'engagement laisse au contraire augurer ce qui va avoir lieu : l'horreur de Verdun, la bataille de position portée à son point le plus*

¹⁷ Ibid., p.64

¹⁸ Ibid., p.78

¹⁹ Ibid., p.307-308

²⁰ Ibid., p.307

extrême". C'est bien en effet ainsi qu'il faut interpréter le compromis trouvé entre les deux pays au moment du conflit de 1905 concernant le contrôle du Maroc, conflit qui aurait pu aisément dégénérer mais est demeuré au niveau de l'observation armée. En d'autres temps, on en serait resté là ; en la circonstance, on n'a fait que différer et rendre plus terrible la conflagration à venir.

La guerre franco-allemande qui éclate en août 1914 sera donc terrible. Par une progressive montée aux extrêmes, escalade en tous points conforme à la boucle girardienne de la "réciprocité mauvaise", elle va s'étendre à la planète entière et mettre en œuvre des armes d'extermination de plus en plus efficaces (artillerie lourde, aviation de combat, utilisation des gaz, invention des blindés, guerre sous-marine, etc.). Qualifiée par les historiens de guerre mondiale, par les malheureux soldats de "der des der", la guerre de 1914-1918 sera la plus effroyable boucherie militaire jamais vécue par l'humanité (1,3 millions de morts rien que pour la France !). Chacun des protagonistes, figé dans son imitation mortifère de l'autre, ne voit d'issue que dans l'écrasement de l'adversaire. L'appel à la paix du pape Benoît XV, le 1^{er} août 1917, à un moment de lassitude générale des belligérants, sera immédiatement récusé tant par les Allemands (qui parlent d'un complot papiste) que par les Français (Benoît XV est traité de "pape boche" par Clémenceau).

La première guerre mondiale se termine étrangement ; alors que l'Allemagne est encore loin d'être vaincue militairement, son régime impérial s'effondre suite à une révolution qui éclate à Berlin et le nouveau pouvoir demande l'armistice. La France sort exsangue de la guerre et l'Allemagne bien affaiblie. Le traité de paix, signé à Versailles le 28 juin 1919, est plus marqué par la vengeance que par la justice à l'égard de l'Allemagne. Il porte en germes les ingrédients qui conduiront à la seconde guerre mondiale. René Girard note à ce propos²¹ : *"Le ressentiment allemand contre la France s'exaspérera encore après le traité de Versailles... L'armée française, souvenez-vous, occupera les centres miniers de la Ruhr en 1923, pour obliger les Allemands à honorer les clauses prévues par le traité. Il y aura alors des heurts très violents entre les militaires français et les ouvriers allemands soutenus par leur gouvernement."* La crise économique qui déferlera durement sur l'Allemagne à partir de 1929 rendra ensuite possible l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler et l'instauration du nazisme.

Dès lors, observe Girard²² : *"La France s'est trouvée dans une situation impossible... Il faut rappeler ces faits si l'on veut comprendre ce que Marc Bloch appellera l'étrange défaite de 1940"*. Quand Hitler décide d'envahir la Rhénanie en 1936, personne n'ose bouger. En France, le président du Conseil de l'époque, Albert Sarraut, un radical-socialiste, avait très bien compris l'enjeu, mais il ne put rien faire dans le contexte pacifiste de l'époque. *"Hitler a profité du fait que les Allemands étaient considérés comme des victimes : exactement comme ses compatriotes en 1810"* observe Girard²³. La montée aux extrêmes, toujours présente potentiellement dans la dynamique de la boucle mimétique, s'est déployée alors comme une fatalité. Et René Girard de conclure²⁴ : *"C'est donc la volonté de paix des Français qui provoque cette nouvelle montée aux extrêmes... Leur arrogance de petits vainqueurs ne pouvait qu'exaspérer leur adversaire. La France continue à jouer comme Napoléon.... Elle n'a rien compris. Hitler n'aura rien compris non plus quand il retournera son offensive vers l'est, après sa victoire fulgurante contre la France, et il referra à son tour la même erreur que Napoléon... C'est ainsi que l'indifférenciation devient planétaire, que la violence mimétique croît à l'insu de ses acteurs."*

Quand la seconde guerre mondiale se termine en mai 1945, l'Allemagne est quasiment détruite et ses pertes en vies humaines ont été colossales ; elle a subi la défaite la plus terrible

²¹ Ibid, p.308

²² Ibid, p.308

²³ Ibid, p.309

²⁴ Ibid, p.310-311

de toute son histoire. La France, elle-même, est à reconstruire, plus exsangue encore qu'en 1919. Au cours de 140 années, observe René Girard²⁵, "*le nœud franco-allemand se sera révélé l'un des foyers d'indifférenciation les plus virulents de l'histoire de l'Europe. Le fait que cette rivalité ait fini par produire ce monstrueux dérapage sacrificiel qu'est l'entreprise d'extermination des juifs - crime d'Etat, froidement pensé et organisé, où l'essence même de l'idée européenne a été entachée – doit rester constamment présent à notre esprit.*" Comment éviter alors le renouvellement de telles abominations ? Telle était la question qui se posait aux Européens au lendemain de la seconde guerre mondiale. Et s'agissant de la France et de l'Allemagne, l'expérience venait de montrer qu'aucune paix ne pouvait être imposée par la puissance des armes mais devait, pour être véritable et durable, reposer en profondeur sur l'adhésion des hommes et des peuples.

C'est alors, au plus profond du gouffre, qu'est apparue l'idée européenne, portée par quelques humanistes visionnaires qui comprirent que cette paix européenne ne pourrait se faire que sur la base de la réconciliation franco-allemande. "*On ne mesure pas aujourd'hui le formidable exploit politique que furent ces retrouvailles, l'effort héroïque nécessité par cette réconciliation*" écrit René Girard²⁶. Il fallait en effet passer par-dessus l'idéologie nationaliste, dont la dimension sacrificielle s'était déchaînée durant 140 ans, pour aller vers la vraie solution, celle prêchée par le christianisme avec son pardon des offenses et l'amour des ennemis. Et il n'est pas sans intérêt de constater que les trois personnalités politiques majeures qui se sont trouvées à l'origine de cette "révolution mentale" - Robert Schuman pour la France, Konrad Adenauer pour l'Allemagne, Alcide de Gasperi pour l'Italie – étaient toutes trois des chrétiens convaincus appartenant de plus à la variante catholique du christianisme, c'est-à-dire la variante la plus universaliste et la moins sensible aux démons du nationalisme. Par la suite, le flambeau sera repris en France par le Général de Gaulle, un authentique patriote pourtant, mais en même temps pétri de catholicisme. René Girard note à ce sujet²⁷: "*Ce qu'il y a de très beau dans la rencontre de de Gaulle et Adenauer à Colombey-les-Deux-Eglises, en 1958, c'est qu'ils voient tous deux que l'Europe doit être pardonnée, en quelque sorte, là où elle a péché. Ils se retrouvent après l'explosion inouïe de la Seconde Guerre mondiale, sur les ruines de deux pays qui s'étaient trop imités, et dont l'imitation exacerbée avait provoqué le pire. Ce moment est exceptionnel.*" Quatre ans plus tard, les deux hommes se retrouvent à nouveau à Reims, le 8 juillet 1962, pour assister au *Te deum* qui scelle la réconciliation franco-allemande. René Girard jubile²⁸: "*Konrad Adenauer qui s'absorbe dans son missel, aux côtés du Général ! Tout cela dans la cathédrale où Jeanne d'Arc fit couronner Charles VII, et qui avait reçu trois cent bombes allemandes en 1914. C'est l'Eglise qui organise l'office, consacrant la volonté de pardon mutuel des deux pays et leur marche vers la réconciliation : le Traité d'Amitié et de Coopération franco-allemand qui sera signé quelques mois plus tard, le 22 janvier 1963.*" Et c'est sur ce moteur franco-allemand qu'a fonctionné et que fonctionne encore aujourd'hui l'Union Européenne.

Au vu de cette histoire, combien apparaît fondé le jugement de René Girard²⁹ sur la fausse et la vraie manière d'éliminer la violence dans les rapports humains, qu'ils soient interpersonnels, sociaux ou politiques : "*Il n'y a plus aujourd'hui de résolution sacrificielle possible. Le sacrifice ne fonctionne plus depuis que le christianisme a révélé le mécanisme de l'unanimité.*" Pour éviter l'escalade mimétique et la montée aux extrêmes de la violence aveugle, il ne reste plus que la voie de la "bonne réciprocité" annoncée aux hommes, voici deux mille ans, par un petit *rabbi* juif qui le paya de sa vie.

²⁵ Ibid, p.291

²⁶ Ibid, p.294

²⁷ Ibid, p.293

²⁸ Ibid, p.293

²⁹ Ibid, p.62

4. Essai d'interprétation du terrorisme islamique

Pour René Girard³⁰, les pandémies nouvelles qui apparaissent aujourd'hui dans le monde (comme le sida ou le virus H5N1) sont une conséquence de la globalisation qui se caractérise par le "*phénomène typique de l'indifférenciation aujourd'hui en cours sur la planète*". Le terrorisme peut, à certains égards, y être assimilé. Comme les pandémies, il franchit les frontières et frappe à l'improviste, profitant de la fluidité des échanges rendue possible par le "*commerce planétaire*". De fait, observe Girard³¹, "*les actes terroristes ont souvent lieu dans des trains ou des avions, ce qui n'est pas un hasard.*" Toutefois, il y a dans le terrorisme, plus particulièrement le terrorisme islamique, des caractères absolument neufs.

4-1) Une forme inédite de violence

Selon René Girard³², le contexte socio-économique issu de la globalisation va se conjuguer, pour l'amplifier, avec "*la nouveauté totale de la situation dans laquelle nous sommes entrés depuis le 11 septembre 2011. Le terrorisme a encore fait monter d'un cran le niveau de la violence. Ce phénomène est mimétique et oppose deux croisades, deux formes de fondamentalismes. La « guerre juste » de Georges Bush a réactivé celle de Mahomet, plus puissante parce que essentiellement religieuse*". Et il ajoute³³ : "*Cette théologisation réciproque de la guerre (Grand Satan contre Forces du mal) est une phase nouvelle de la montée aux extrêmes*".

Pour Girard³⁴, il faudrait réfléchir "*en termes clausewitziens à ce que l'introduction du terrorisme représente aujourd'hui. Au fond, il s'agit d'une intensification de la guerre totale... Une guerre où il n'y aurait plus d'armée légitime, où il n'y aurait plus que des partisans*". Et il verse à l'analyse du phénomène de nouvelles observations : "*Le terrorisme suicidaire empêche tout containment de la guerre. Les attentats suicides sont de ce point de vue une inversion monstrueuse des sacrifices primitifs : au lieu de tuer des victimes pour en sauver d'autres, les terroristes se tuent pour en tuer d'autres. C'est plus que jamais un monde à l'envers*"³⁵ ; "*Les terroristes ont fait savoir qu'ils avaient tout leur temps, que leur notion du temps n'était pas la nôtre. C'est un signe clair du retour de l'archaïque, un retour aux 7^{ème} - 9^{ème} siècles*" qui ont connu l'expansion de l'islam par la conquête guerrière³⁶. Reprenant la réflexion de Clausewitz pour la conduire à son terme ultime, René Girard en vient à conclure³⁷ : "*Clausewitz témoigne de l'impuissance foncière du politique à contenir la montée aux extrêmes. Les guerres idéologiques, justifications monstrueuses de la violence, ont en effet mené l'humanité à cet au-delà de la guerre où nous sommes aujourd'hui entrés. L'Occident va s'épuiser dans ce conflit contre le terrorisme islamique, que l'arrogance occidentale a incontestablement attisé.*" Bref, pour lui, l'apocalypse a commencé.

4-2) Pourquoi l'islam ?

Selon le cœur même de la thèse girardienne, toutes les traditions religieuses de l'humanité, des plus archaïques aux plus universelles, ont à voir avec la violence, soit pour essayer de la réguler au moyen du mécanisme sacrificiel, soit de l'éradiquer. Cette seconde réponse a pour le moment été proposée par deux grandes traditions religieuses et deux seulement : le bouddhisme dont l'enseignement et la pratique visent à supprimer le désir dès

³⁰ Ibid, p.63

³¹ Ibid, p.63

³² Ibid, p.355

³³ Ibid, p.356

³⁴ Ibid, p.129

³⁵ Ibid, p.130-131

³⁶ Ibid, p.357

³⁷ Ibid, p.352

sa source ; le christianisme que Girard présente comme dévoilement du mensonge sacrificiel accompagné du pardon évangélique des offenses. Il n'en demeure pas moins que dans les sociétés humaines dites civilisées, toutes les religions, fussent-elles comme les deux précédentes des plus pacifiques au niveau de leur noyau fondateur, ont pu à certaines époques pactiser avec la violence, voire la justifier. Ainsi en fut-il des moines bouddhistes à certaines périodes de l'empire chinois, périodes qui virent l'équivalent d'une alliance organique entre le pouvoir religieux des moines et le pouvoir politique de l'empereur. Ainsi en fut-il aussi du christianisme avec la doctrine de la "guerre juste" élaborée au 5^{ème} siècle par saint Augustin alors que l'empire romain se trouvait assiégé par les Barbares, puis avec la Croisade prêchée en 1095 par le pape Urbain II pour libérer Jérusalem alors interdite aux pèlerins chrétiens.

Pour ce qui concerne l'islam, il faut bien reconnaître que la violence l'accompagne sans interruption depuis l'origine. Déjà au temps de Mahomet lui-même, lequel exilé en 622 à Médine, se mua en chef politique et en chef de guerre, conduisant pas moins de 27 expéditions militaires en huit ans et forçant à l'exil deux tribus juives de Médine avant d'exterminer la troisième (les *Banû Kuraïza*). Par la suite, les choses ne s'arrangeront guère. L'histoire de l'islam est faite de "bruits et de fureur", religion et politique y sont inextricablement liées. Sur les quatre premiers califes, trois mourront assassinés ce qui ne les empêcha pas de conduire la conquête du Proche Orient à la pointe du glaive. En 658, une grave querelle dynastique dégénéra en guerre fratricide (la grande *fitna*), se trouvant à l'origine de la division entre sunnites et chiïtes. Une division qui perdure encore aujourd'hui, non sans violences réciproques, comme on le voit en Irak. Puis, au temps de la dynastie des Omayyades (661-750) les guerriers de l'islam réalisèrent une extraordinaire conquête en s'installant des côtes de l'Atlantique aux berges de l'Indus, conquête dépassant en étendue celle d'Alexandre le Grand. Enfin, à l'issue d'une période brillante (800-950) impulsée par de grands califes Abbassides, lesquels se piquaient d'humanisme et au cours de laquelle la foi musulmane faillit épouser la raison grecque, la pensée islamique s'enferma, à partir du 11^{ème} siècle, dans la littéralité du texte coranique. Dès lors, l'empire musulman sombra dans une culture de répétition traversée de longues périodes léthargiques et de poussées de fièvre aussi violentes que brèves.

N'y aurait-il pas, dans ce long compagnonnage entre religion et violence quelque chose d'essentiellement islamique ? C'est une question, écrit Girard³⁸, "*qu'il faut avoir le courage de poser, quand bien même il est acquis que le terrorisme est un fait brutal qui détourne à son profit les codes religieux. Il n'aurait néanmoins pas acquis une telle efficacité dans les consciences s'il n'avait actualisé quelque chose de présent depuis toujours dans l'islam*". Pourquoi au lieu de s'interroger, comme l'ont fait les dragons asiatiques et désormais l'Inde et la Chine, sur les limites de leur civilisation, les causes de son déclin et les raisons de la réussite occidentale afin de pouvoir s'en inspirer, les islamistes ont-ils choisi le pire : s'accrocher à un passé idéalisé (au cours duquel ils étaient dominants) en rejetant sur les autres (c'est-à-dire l'ancien rival occidental) la source de leurs malheurs actuels ? Sur ce terreau de la mémoire et de l'échec, une humiliation intense s'est développée que rien dans la spiritualité musulmane ne préparait à affronter (à la différence de l'expérience de la Croix chez les chrétiens). Si rien n'a marché, c'est la faute à l'impérialisme occidental et aux mauvais musulmans qui collaborent avec lui. Revenons alors à la foi de nos pères et nous retrouverons le chemin de la grandeur perdue. Comme le proclame la propagande des Frères musulmans égyptiens : "*L'islam est la solution*".

Bien qu'ayant emprunté la plupart de ses matériaux symboliques au judaïsme et au christianisme, pourquoi l'islam ne réussit-il pas à donner de réponse pertinente à ses nombreux fidèles engagés, pour leur malheur, dans la boucle mortifère de la rivalité

³⁸ Ibid, p.358

mimétique ? René Girard, encore, fournit une amorce de réponse³⁹: "*J'ai personnellement l'impression que cette religion a pris appui sur le biblique pour refaire une religion archaïque plus puissante que toutes les autres. Elle menace de devenir un instrument apocalyptique, le nouveau visage de la montée aux extrêmes. Alors qu'il n'y a plus de religion archaïque, tout se passe comme s'il y en avait une autre qui se serait faite sur le dos du biblique, d'un biblique un peu transformé. Elle serait une religion archaïque renforcée par les apports du biblique et du chrétien. Car l'archaïque s'était évanoui devant la révélation judéo-chrétienne. Mais l'islam a résisté au contraire. Alors que le christianisme, partout où il entre, supprime le sacrifice, l'islam semble à bien des égards se situer avant ce rejet*". Dans leur rapport à l'Occident prétendument chrétien, les islamistes, mais aussi beaucoup de musulmans, se situeraient inconsciemment à l'intérieur de la boucle de rivalité mimétique devenue folle et en perpétuelle recherche de boucs émissaires. Aucune possibilité de pardon des offenses pour en sortir et se réconcilier ; rien que le cycle sans fin des vengeances appelant d'autres vengeances. "*C'est parce qu'il « répond » aux Etats-Unis que Ben Laden organise le 11 septembre et ses suites*" observe Girard⁴⁰.

4-3) Sauver l'Humanité

D'une certaine manière, comme le suggère René Girard⁴¹, "*on peut dire que la montée aux extrêmes se sert aujourd'hui de l'islamisme comme elle s'est servie hier du napoléonisme ou du pangermanisme*". Avec une différence cependant : le terrorisme dispose potentiellement d'une capacité de destruction de masse sans équivalent dans le passé et pousse la radicalité de son combat jusqu'à organiser le suicide systématique de ses combattants.

Et pourtant, cette violence extrême ne résout rien et ne mène à rien comme le souligne Girard⁴²: "*Nous constatons l'infécondité croissante de la violence, incapable aujourd'hui de tisser le moindre mythe pour se justifier et rester cachée... Les massacres de civils auxquels nous assistons sont donc autant de ratages sacrificiels, d'impossibilité de résoudre la violence par la violence, d'expulser violemment la réciprocité. La polarisation sur des victimes émissaires étant devenue impossible, les rivalités mimétiques se déchaînent de façon contagieuse sans jamais pouvoir être conjurées*". Il est donc urgent, observe Girard⁴³, "*d'élaborer des stratégies pour parer à cette violence imprévisible, qu'aucune institution ne vient plus contenir. Mais ces stratégies ne pourront plus être militaires ou politiques. Une nouvelle éthique s'impose*".

Ne nous leurrions pas. L'humanité part pour une guerre de cinquante ans ! Une guerre d'abord interne au monde musulman qui en payera le prix le plus lourd. Une guerre qui par ricochet touchera tous les pays, en particulier ceux d'Occident promus au rôle peu enviable de victimes expiatoires et de boucs émissaires. Une guerre non conventionnelle, où la qualité des services de renseignement, la surveillance des réseaux, le contrôle des circuits financiers, l'efficacité de la police, la vigilance des juges compteront davantage que la puissance des armes. Une guerre enfin qui ne pourra être gagnée qu'en retrouvant la dimension morale et spirituelle de l'être humain. René Girard écrit⁴⁴ à ce propos : "*Cette montée aux extrêmes est un phénomène totalement irrationnel, dont seul, à mon sens, le christianisme peut rendre compte. Car il a révélé depuis plus de deux mille ans l'inanité des sacrifices, n'en déplaît à ceux qui voudraient encore croire à leur utilité. Le Christ a retiré aux hommes leurs béquilles sacrificielles, et il les a laissés devant un choix terrible : ou croire à la violence, ou ne plus y croire. Le christianisme, c'est l'incroyance !*"

³⁹ Ibid, p.359-360

⁴⁰ Ibid, p.51

⁴¹ Ibid, p.361

⁴² Ibid, p.57

⁴³ Ibid, p.64

⁴⁴ Ibid, p.58